

CHAO-CHOU TSUNG-SHEN

(778 - 897)

La longévité de Chao-chou fait de lui un contemporain de ses neveux dans la Voie. Encore novice, Chao-chou arrive chez Nan-chuan. Nan-chuan se repose, il reste allongé mais pose quand même au visiteur la question classique :

— D'où viens-tu ?

Chao-chou répond simplement :

— Je viens de Tuan-siang.

Nan-chuan demande presque machinalement :

— As-tu vu Tuan-siang ?

Chao-chou répond bizarrement cette fois-ci :

— Je n'ai pas vu Tuan-siang, je ne vois que le tathagata allongé.

Nan-chuan est surpris mais il n'est pas pris au dépourvu :

— Es-tu un novice avec un maître ou un novice sans maître ?

Chao-chou répond en souriant :

— J'ai un maître.

Nan-chuan demande aussitôt :

— Où vit ton maître ?

Chao-chou révèle sans façon l'identité de son maître :

— En plein hiver il fait très froid, je souhaite vivement que vous receviez dix mille bonheurs.

Nan-chuan ne proteste pas, Chao-chou est bien son disciple.

Après avoir réalisé le grand éveil, Chao-chou va à Sung-yueh afin de recevoir l'ordination de moine, puis il revient sans tarder auprès de Nan-chuan.

Chao-chou est depuis toujours un maître très aimé et très vénéré dans le Tchan, sa douceur et sa finesse ne se sont nullement synonymes de mollesse ni de faiblesse.

Un jour il rend visite à Huang-po. Le voyant arriver, Huang-po claque la porte de sa chambre. Chao-chou se rend dare-dare dans la salle du Dharma, il allume un petit feu et crie à tue-tête :

— Au feu ! Au feu !

Huang-po accourt, il empoigne Chao-chou et lui crie :

— Parle ! Parle !

Chao-chou dit froidement :

— Les bandits sont déjà partis, maintenant seulement tu bandes l'arc.

Deux cousins germains dans la Voie qui s'amusent, et le grand géant Huang-po se fait avoir en beauté par Chao-chou !

LIN-TSI I-HSUAN

(? - 866)

La vie de Lin-tsi est bien connue, je ne rappellerai que quelques épisodes édifiants.

Au début de ses pérégrinations Lin-tsi se retrouve chez Huang-po. Mu-chou, le chef des moines de l'époque, lui demande un jour :

— Depuis combien de temps vis-tu ici ?

Lin-tsi répond :

— Trois ans.

Mu-chou demande alors :

— As-tu déjà consulté le maître ?

Lin-tsi répond comme un novice qui ne sait rien, mais c'est parce qu'il connaît bien les sutras et les traités bouddhiques, et qu'il médite intensément sur l'essence de la Voie :

— Non, jamais. Je ne sais pas quoi lui demander.

Mu-chou lui suggère la question classique :

— Pourquoi ne vas-tu pas lui demander ce qu'est la grande idée du Bouddhisme ?

Lin-tsi suit le conseil, avant même qu'il ait fini sa phrase, Huang-po le bat. Il sort de l'entretien, Mu-chou qui s'intéresse à l'affaire de très près vient aux nouvelles :

— Qu'en est-il de ta question ?

Lin-tsi rend compte en toute franchise :

— Je n'ai pas fini de poser la question, le maître m'a battu, je n'ai pas compris.

Mu-chou l'encourage :

— Tu devrais l'interroger encore.

Lin-tsi revient voir Huang-po, il est battu une deuxième fois. Mu-chou l'encourage à persévérer, Lin-tsi revient voir Huang-po, il est battu une troisième fois. Désespéré et désespéré, il va voir Mu-chou :

— Par bonté et compassion tu m'as conseillé de consulter le maître. Trois fois j'ai posé la question, trois fois j'ai été battu. Je suis triste que mes actions passées m'empêchent de saisir l'enseignement profond. Aujourd'hui je viens prendre congé.

Mu-chou ne s'attendait pas à une telle tournure des événements, il est assez embêté et demande à Lin-tsi de saluer le maître avant de partir. Entre-temps il se rend chez Huang-po pour le prévenir :

— Le moine qui vous a questionné vit vraiment le Dharma. Quand il viendra vous dire adieu, usez d'un moyen habile pour le recevoir. Bien taillé et sculpté, il deviendra un grand arbre qui donnera de la fraîcheur au monde entier.

Huang-po répond sèchement :

— Je sais déjà.

Bien sûr, Huang-po sait déjà exactement qui est Lin-tsi, il sait déjà exactement ce qu'il doit faire, il sait déjà exactement ce qu'il est en train de faire, et il sait déjà exactement ce qu'il doit dire. Mu-chou avait expérimenté l'illumination mais il n'a pas encore hérité de l'Œil du Dharma de Huang-po, il n'ose pas intervenir mais lui-même ne comprend pas la dureté implacable du maître. On peut dire que l'illumination de Lin-tsi déclenchera assez logiquement le grand éveil de Mu-chou, qui comprendra alors la Voie abrupte de Huang-po.

Lin-tsi vient prendre congé, Huang-po reste sur ses positions, il est déchiré intérieurement mais il ne le montre pas. Avec une voix aussi neutre et froide que possible, il recommande à son disciple bien-aimé :

— Tu ne devrais aller nulle part ailleurs, va directement à Kao-an chez le maître de méditation Ta-yu, lui parlera pour toi.

Huang-po ne parle pas, mais il sait d'avance déjà que Ta-yu son cousin germain dans la Voie parlera. Nous verrons dans le chapitre consacré à maître Kouei-tsung Chih-chang que Lin-tsi doit absolument aller chez Ta-yu et nulle part ailleurs, parce que justement Ta-yu avait été lui-même battu par son maître Kouei-tsung. Huang-po a peut-être copié Kouei-tsung, mais il a si merveilleusement copié que c'était une magistrale réinvention.

Lin-tsi arrive chez Ta-yu qui lui demande :

— D'où viens-tu ?

Lin-tsi répond :

— Je viens de chez Huang-po.

Ta-yu s'informe des dernières nouvelles :

— Qu'est-ce que Huang-po enseigne aux moines ?

Lin-tsi ne pense guère aux instructions en général, il est meurtri au fond de lui-même et il ne digère pas les trois séries de coups de bâton :

— Trois fois j'ai demandé la grande idée du Bouddhisme, trois fois j'ai été battu. J'ignore si j'ai commis une faute ou pas.

Ta-yu est véritablement l'homme de la situation : il avait été un disciple battu par son maître, il connaît la maladie, il connaît le remède, et il connaît surtout les bienfaits de la guérison !

Après avoir examiné en un clin d'œil le malade, le médecin Ta-yu fait avaler le traitement :

— La vieille grand-mère Huang-po s'est donné tant et tant de mal pour toi, et tu viens me demander si tu as commis une faute ou pas !

Instantanément Lin-tsi ouvre les yeux, tout s'éclaire devant lui, il comprend Ta-yu, il comprend Huang-po, il se comprend lui-même. Il déclare avec une superbe assurance :

— Depuis toujours il n'y a pas grand-chose dans le Bouddhisme de Huang-po.

Ta-yu, qui avait vécu lui-même cet instant de révélation, ne veut pas gâcher l'occasion et laisser le riz cuire à moitié. Il empoigne Lin-tsi et lui crie :

— Espèce de démon qui pisse sous le lit, tu viens de dire « faute ou pas faute », et maintenant tu prétends qu'il n'y a pas grand-chose dans le Bouddhisme de Huang-po ! Quel principe as-tu compris, dis vite, dis vite !

Sans rien dire Lin-tsi donne trois coups de poing dans l'abdomen de Ta-yu qui le relâche. Sa tâche terminée avec succès, Ta-yu se lave les mains :

— Ton maître est Huang-po, ça ne me concerne pas.

Lin-tsi remercie Ta-yu et retourne chez Huang-po. La promenade à Kao-an était absolument nécessaire, Kao-an et nulle part ailleurs !

Huang-po voit Lin-tsi revenir, il fait semblant de ne pas remarquer le nouvel état d'esprit de son disciple :

— Ce gars-là va et vient sans cesse, quand comprendra-t-il parfaitement ?

Lin-tsi se moque comme d'une guigne de la pique : il comprend et c'est ça qui compte, peu lui importe si quelqu'un doute de sa compréhension. Il répond par une métaphore :

— Le cœur de la grand-mère est trop bon, l'affaire est achevée.

Huang-po demande :

— D'où viens-tu ?

Lin-tsi fait l'innocent :

— L'autre jour je vous ai obéi et je suis allé consulter Ta-yu.

Huang-po veut connaître les détails :

— Qu'est-ce que Ta-yu a dit ?

Lin-tsi raconte ce qui s'était passé à Kao-an, Huang-po feint la contrariété :

— Le vieux Ta-yu a vendu la mèche, quand il viendra, il recevra une raclée.

Lin-tsi n'hésite pas instant :

— Pourquoi attendre ? La raclée c'est pour maintenant.

Il s'approche de Huang-po par derrière et donne une gifle à son maître. Comme Lin-tsi est sûr de lui et comme il est sûr de son maître ! La fiabilité du maître, c'est la condition sine qua non dans le Tchan !

Huang-po rit :

— Ce fou furieux qui vient chez moi arracher la barbiche du tigre !

Lin-tsi crie, sa carrière de grand crieur pour l'éternité commence ce jour-là en face de son maître. Huang-po appelle son secrétaire :

— Emmène ce fou furieux à la salle de méditation.

Tout est bien qui finit bien.

Huang-po laisse à Lin-tsi une totale liberté de ton et de mouvement. Un été, Lin-tsi revient au milieu de la retraite. Apercevant Huang-po en train de lire un sutra, il ironise avec dédain :

— Je dirai aux gens que vous êtes un vieux moine qui broie des haricots noirs.

Lin-tsi reste quelques jours puis prend congé, Huang-po lui fait remarquer :

— Déjà tu contreviens au règlement en arrivant au milieu de la retraite, pourquoi ne la termines-tu pas avant de repartir ?

Lin-tsi se moque du règlement :

— Je viens juste vous saluer.

Huang-po le bat une nouvelle fois et le chasse, Lin-tsi fait un bout de chemin, il se ravise et revient terminer la retraite. Même un moine illuminé n'a pas toujours raison, et bien entendu, il n'a pas non plus raison sur tout. Les patriarches eux-mêmes n'osent pas prétendre à l'infaillibilité !

Une autre année, Lin-tsi s'apprête à repartir. Huang-po lui demande :

— Où vas-tu ?

Lin-tsi dit :

— Si ce n'est pas dans le Ho-nan, ce sera dans le Ho-peh.

Huang-po le bat, Lin-tsi saisit le bâton et gifle son maître. Huang-po éclate de rire et appelle son secrétaire :

— Apporte le bâton de méditation et le coussin de mon maître Pai-chang.

Lin-tsi devine qu'il va hériter de ces objets de la transmission de la foi, il s'écrie :

— Secrétaire, apporte le feu.

Huang-po comprend que son disciple tient à affirmer sa totale liberté, il lui dit cependant :

— Malgré cela, emporte ces objets, plus tard ils t'aideront à faire taire les mauvaises langues.

Et c'est ainsi que Huang-po consacre Lin-tsi comme l'un de ses douze successeurs.

Lin-tsi sera l'un des maîtres les plus admirés et les plus aimés à travers les siècles.

LE SIXIÈME PATRIARCHE HOUEI-NENG

(638 - 713)

La plupart des êtres vivants, y compris les humains, ont en commun le refus de la même vérité, celle de notre ignorance originelle. Nous pouvons résumer cette attitude en une formule : « Je crois connaître, je suis content. » Certaines personnes, intelligentes et douées, contractent même le syndrome de Shen-ting, que nous verrons en détail dans le chapitre consacré au maître Shi-shuang Chu-yuan. Ce syndrome peut se décrire par un raccourci : « Je connais plus que les autres, je suis satisfait. »

La mission sacrée, et la grande œuvre, d'un bouddha est d'amener tous les êtres à la vision, à la compréhension des bouddhas. L'enseignement du Bouddha Sakyamuni et des maîtres bouddhistes est d'aider tous les êtres à expérimenter l'illumination et à réaliser l'éveil, à devenir eux-mêmes des bouddhas. Toute la difficulté réside dans l'invention des moyens habiles et appropriés afin d'encourager les êtres à surmonter leur refus de la vérité, obstacle rédhibitoire à l'apprentissage sérieux et à la pratique quotidienne.

L'École du Bouddhisme Tchan s'inscrit dans la continuité du Bouddha Sakyamuni, elle possède une particularité et un message propre, ses adeptes l'appellent l'École de Méditation, Tchan-tsung, ou l'École du Cœur-Esprit, Hsin-tsung. Et elle est aussi surtout l'École du Sud du Sixième Patriarche Houei-neng, auquel remontent les généalogies de tous les maîtres de la transmission.

Pour nous, c'est un personnage réel, mieux encore, c'est notre vénéré ancêtre, véritable fondateur de notre école, dont la particularité est la transmission du « Trésor de l'Œil de la Vraie Loi » de l'esprit du maître à l'esprit du disciple, sans altération à travers les générations, et dont le message propre est le « Tchan des Patriarches », que les maîtres du Tchan pratiquent chacun à sa façon, selon son tempérament personnel.

Les épisodes de la vie du Sixième Patriarche Houei-neng illustrent parfaitement cette particularité et ce message, à commencer par la condition préalable à tout processus d'apprentissage : la prise de conscience, la reconnaissance et l'acceptation de notre ignorance. « Je ne sais pas, j'ai quelque chose à apprendre », la sincérité et l'humilité, telles sont les qualités primordiales d'un disciple du Tchan.

Orphelin de père, Houei-neng vit pauvrement avec sa mère. Il coupe ou ramasse du bois dans la forêt pour le vendre au marché. Un jour, en allant livrer un client, il entend quelqu'un réciter le Sutra du Diamant. Il a l'impression de comprendre quelque chose et se renseigne. On lui répond que c'est le Sutra du Diamant qui provient du Cinquième Patriarche Hung-jen, du monastère de la Montagne de l'Est.

Depuis ce jour Houei-neng ne cesse de caresser l'idée d'aller étudier la Voie, mais le sort de sa mère le fait hésiter. Un client généreux se propose de subvenir aux besoins de celle-ci, le jeune homme se met en route.

Il arrive au monastère et se présente devant le Cinquième Patriarche :

— D'où viens tu ?

Houei-neng répond simplement :

— Je viens de Ling-nan.

Hung-jen demande :

— Que viens-tu chercher ici ?

En marchant durant un mois, Houei-neng a eu le temps de penser et de réfléchir sur son véritable but :

— Je veux seulement devenir un bouddha.

Sans avoir l'air d'y toucher, Hung-jen tend un piège :

— Les gens de Ling-nan n'ont pas de nature de bouddha, comment peux-tu devenir un bouddha ?

C'est sa première rencontre avec son maître, Houei-neng ne se laisse pas démonter par cette petite épreuve d'admission, il saisit l'occasion de montrer un peu de son état d'esprit et de sa compréhension du moment :

— Il y a des gens du Sud et des gens du Nord, mais comment la nature de bouddha peut-elle se différencier dans le Sud et dans le Nord ?

— Va travailler dans les cuisines.

Obéissant à cet ordre, Houei-neng va vivre au milieu des frères lais, à couper du bois et à piler le riz, avec une tranquille diligence.

Un jour, Hung-jen se rend à la cuisine et s'approche de Houei-neng. Il lui confirme :

— Je connais ton agilité mentale, mais de peur qu'on ne te fasse du mal, je ne te parle pas. Le sais-tu ?

Houei-neng répond sans état d'âme :

— J'ai compris cela, maître.

Le Cinquième Patriarche vit au milieu de cinq cents moines qui se disent tous ses disciples. Mais combien parmi eux savent profiter de sa présence et de sa disponibilité pour le questionner sur la Voie et pour approfondir le Dharma ? Préoccupé par l'avenir de sa lignée, il reçoit brusquement au milieu de son train-train monotone un garçon surgi de nulle part qui veut apprendre. Comment peut-il laisser passer une chance pareille et ne pas faire absolument tout ce qu'il est nécessaire pour éduquer le futur patriarche ? La relation entre le maître et le disciple s'est placée d'emblée dans une condition idéale, elle est toute de sincérité, de confiance et de compréhension mutuelle. On loue souvent la perspicacité de Hung-jen qui a su déceler les dons précoces du jeune Houei-neng, mais la comparaison n'a-t-elle pas été grandement facilitée par la paresse intellectuelle et par le manque d'énergie des moines de Huang-mei ?

La suite est aujourd'hui bien connue, nous examinerons ensemble seulement les points marquants de la formation de Houei-neng, ce sont les actes fondateurs de l'Ecole du Sud.

Huit mois après l'arrivée de Houei-neng, sentant le moment propice, Hung-jen demande à tous ses disciples de présenter une stance exprimant leur compréhension. Et il promet la transmission du Dharma, de la robe et du bol à celui qui aura pénétré la connaissance intime, qui aura vu sa vraie nature.

Aucun moine n'a suffisamment de confiance en lui-même pour composer une stance, tous laissent ce soin à leur chef Shen-siou qui de toute façon sera le successeur légitime et officiel du Cinquième Patriarche.

Shen-siou se trouve subitement confronté à sa vérité et à son destin, il réussit à écrire un quatrain mais n'ose pas le remettre en main propre à Hung-jen. Il l'inscrit sur un mur, visible aux yeux de tous :

Le corps est l'arbre de la bodhi

L'esprit est le support du miroir brillant

Sans cesse il faut l'essuyer

Afin que la poussière du monde ne s'y dépose pas.

Hung-jen lit le poème, il le loue et recommande aux moines de l'apprendre par cœur pour le mettre en pratique. Puis il convoque en privé Shen-siou et lui demande une autre stance, prouvant qu'il a vraiment franchi le seuil et mérite de recevoir le patriarcat.

Quelques jours plus tard, Houei-neng entend un novice réciter à haute voix la stance de Shen-siou. Il saisit immédiatement l'état d'esprit de l'auteur et la différence de compréhension du Dharma qui existe entre eux deux. Il se rend au corridor et, ne sachant ni lire ni écrire, demande à un visiteur présent d'inscrire sa stance sur le mur :

La bodhi n'a jamais d'arbre

Le miroir brillant non plus n'a pas de support

Depuis l'origine pas une chose n'existe

Où la poussière du monde se dépose-t-elle ?

Houei-neng retourne travailler aux cuisines, comme si de rien n'était. Son poème suscite l'émoi chez ses lecteurs, il est une réponse cinglante à la stance de Shen-siou, et de plus il s'inscrit fidèlement dans l'orthodoxie de l'enseignement de la vacuité dans le Mahayana. La nouvelle se propage rapidement, Hung-jen se rend sur place et efface aussitôt ce quatrain, affirmant que son auteur non plus n'a pas vu sa vraie nature.

Les jours passent, Shen-siou se sent acculé au pied du mur mais n'arrive pas à produire une deuxième stance. Hung-jen va voir Houei-neng à la cuisine et lui demande :

— Le riz est-il blanc ?

Houei-neng comprend le sens de la question, il répond qu'il est prêt :

— Il est déjà blanc mais il n'est pas encore vanné.

Avec son bâton Hung-jen frappe le mortier trois fois puis s'en va. Cette même nuit, à la troisième veille, Houei-neng pénètre discrètement dans la chambre de son maître. Hung-jen lui commente alors le Sutra du Diamant et spécialement le passage suivant :

« Subhuti demande au Bouddha :

— Comment fixer l'esprit ?

Le Bouddha répond :

— Il ne faut pas fixer l'esprit sur la forme, ni sur le son, ni sur l'odeur, ni sur le goût, ni sur le toucher, ni sur la pensée. Quand l'esprit n'est fixé nulle part, le véritable esprit apparaît. »

À cette dernière phrase Houei-neng connaît le grand éveil et il en rend compte immédiatement à Hung-jen :

« Qui se douterait que notre nature propre intrinsèquement est pure et calme,

Qui se douterait que notre nature propre intrinsèquement est sans naissance ni destruction,

Qui se douterait que notre nature propre intrinsèquement est complète,

Qui se douterait que notre nature propre intrinsèquement est sans agitation,

Qui se douterait que notre nature propre intrinsèquement produit les dix mille phénomènes. »

Ces cinq propositions claires et précises ne démontrent pas seulement la compréhension intuitive ou intellectuelle du sutra, Houei-neng a réellement vu sa vraie nature, qu'il a parfaitement su décrire au Cinquième Patriarche.

Quelle joie pour Hung-jen, le moment tant attendu est enfin arrivé ! Le Sixième Patriarche est là devant lui, en chair et en os, et il a intégré dans son être la spécificité de la lignée.

Il n'y a plus besoin d'autres séances nocturnes, Hung-jen remet la robe et le bol à Houei-neng, faisant de lui son successeur direct. Il lui dicte aussi ses recommandations pour le futur avant de l'emmener à l'embarcadère.

Dans la nuit maître et disciple quittent le monastère et descendent de la montagne jusqu'au fleuve. Hung-jen pousse une barque et commence à ramer. Houei-neng saisit les rames, disant :

— Maître, laissez-moi ramer.

Hung-jen répond :

— Je dois te faire traverser.

Houei-neng joue sur le double sens, la traversée du fleuve et la traversée vers l'autre rive, la rive de l'éveil :

— Quand j'étais rempli d'illusions, vous me faisiez traverser. Maintenant que j'ai réalisé la Voie, je dois traverser par moi-même.

Hung-jen approuve sans réserve :

— C'est cela, c'est cela.

Le bonheur ne dure pas longtemps, Houei-neng parti, Hung-jen retraverse le fleuve, escalade la montagne et rentre au monastère. Pour l'amour de son disciple, pour la continuité de sa lignée, pour le développement de l'école, pour la propagation du Bouddhisme, le Cinquième Patriarche n'a pas mesuré ses efforts ni ménagé sa peine !

Pendant plusieurs jours Hung-jen reste dans sa chambre et ne se montre pas. Des moines viennent aux nouvelles :

— Maître, êtes-vous souffrant ou avez-vous des soucis ?

Hung-jen leur dit la vérité :

— Je ne suis pas malade mais la robe et le bol sont partis dans le Sud.

Les moines se souviennent du poème de Houei-neng mais ils veulent la confirmation :

— Qui a reçu la transmission du Dharma ?

— Neng l'a reçu.

Immédiatement des dizaines de moines se mettent en route et se lancent à la poursuite du Sixième Patriarche. N'obéissant qu'à leurs impulsions de frustration et de colère, ils ne se rendent nullement compte qu'en agissant ainsi ils s'opposent ouvertement à la décision de Hung-jen. C'est comme si à leurs yeux le maître était devenu un vieillard gâteux et qu'il s'était entiché d'un étranger, privant les héritiers légitimes de l'héritage familial, au profit d'un misérable inconnu. Pour eux, Hung-jen avait été berné, sa confiance avait été abusée, Houei-neng n'est qu'un imposteur, un usurpateur, le voleur de la robe et du bol, inestimables symboles du patriarcat.

Parmi les treize souffrances énoncées par le Bouddha, la sixième est de vivre loin des êtres que l'on aime. Hung-jen aime Houei-neng mais il ne le reverra plus jamais. La cinquième souffrance c'est de vivre parmi les gens que l'on n'aime pas ou que l'on n'aime plus. Hung-jen aime tous ces moines qui sont bien ses disciples, mais eux ne le comprennent pas, et pendant les trois années qui lui restent à vivre, peu de moines viennent lui demander de les éclairer sur la Voie.

Dans sa fuite précipitée devant des condisciples jaloux et envieux, Houei-neng est rattrapé par le moine Houei-ming, un ancien officier de l'armée. Houei-neng dépose la robe et le bol sur un rocher et se cache dans les broussailles. Houei-ming hésite un instant puis se ravise, criant :

— Frère lai, je viens pour le Dharma, pas pour la robe.

Houei-neng sort alors de sa cachette, Houei-ming le salue et sollicite un enseignement. Houei-neng demande à son interlocuteur de se calmer et de ne pas vagabonder dans ses pensées. Au bout d'un moment de silence, Houei-neng pose sa question, restée depuis dans nos annales :

— Sans penser au bien, sans penser au mal, quel est le visage originel du moine Ming ?

Cette phrase en apparence si ordinaire est le premier koan de Houei-neng et de l'École du Sud, elle suffit à plonger Houei-ming dans le silence intérieur et dans la non-pensée. Lorsqu'il revient à lui, c'est-à-dire lorsqu'il émerge hors de l'état de non-pensée, ou dès lors que sa pensée discursive reprend son cours, il prend conscience qu'il a aperçu sa véritable nature, qu'il est réellement entré dans la Voie. Un dernier doute subsiste cependant, il interroge Houei-neng :

— Cette instruction à part, y a-t-il encore d'autres enseignements secrets ?

— Puisque je vous l'ai dit, ce n'est donc pas un secret. Si vous réfléchissez en vous-même, alors le secret est en vous.

Houei-neng lui confirme ainsi que c'est cela l'essence de l'enseignement qu'il avait lui-même reçu de leur maître, la grande sagesse et les connaissances citées dans les sutras en découleront naturellement et spontanément.

Houei-ming présente alors sa compréhension nouvelle :

— J'ai longtemps vécu à Huang-mei, mais en vérité je ne voyais pas encore clairement mon visage originel. Maintenant, grâce à votre instruction, je suis comme celui qui boit de l'eau et qui sait par lui-même si elle est fraîche ou chaude.

Il a vraiment compris, il ne doute plus. Puis il ajoute avec gratitude :

— Aujourd’hui vous êtes mon maître.

Cette soudaine conversion prend Houei-neng un peu au dépourvu, il préfère conserver pour eux deux le statu quo :

— Puisque vous voyez, vous comprenez, vénérons tous deux le maître de Huang-mei, et prenez bien soin de vous.

Houei-neng prend congé, il continue son retour vers le Sud. Houei-ming va rejoindre les autres poursuivants et les oriente sur d’autres chemins. Plus tard il changera son nom de moine en Tao-ming, par pur respect pour le Sixième Patriarche, évitant ainsi d’avoir le même premier caractère Houei.

Pendant quinze ans, sur la recommandation et avec la bénédiction du Cinquième Patriarche, Houei-neng va rester caché dans les montagnes, parmi les chasseurs, pour approfondir le Dharma et pour avancer paisiblement dans la Voie. Cette période de maturation — absolument nécessaire — lui permet de se préparer à son retour dans le siècle. Sa vie et sa pratique ne font qu’un, il intègre dans son être toute la particularité et tout le message propre de l’école. Ayant hérité de la robe et du bol, il lui faut cependant accepter humblement et joyeusement les difficultés et les vicissitudes de sa destinée. Il doit surtout apprendre à saisir instantanément les opportunités pour semer chez ses interlocuteurs les graines de l’éveil, rectifier leurs vues erronées, leur donner les enseignements les plus subtils et les plus élevés, et leur transmettre selon leurs capacités le Dharma du Bouddha. Cette période est finalement pour lui le temps béni des tâches humbles et simples, non troublées par les complications inhérentes à notre nature humaine.

Ses faits, ses gestes et ses paroles sont rapportés dans le Sutra de l’Estrade, nous pouvons tous nous y reporter utilement, sans avoir à nous y attarder ici. Sa vie révèle déjà toutes les caractéristiques essentielles de l’Ecole du Sud, la longue Histoire de l’école montrera des enrichissements et des approfondissements, des tâtonnements et des erreurs aussi.

MU-CHOU TAO-MING

Moinillon dès l'enfance, moine à 21 ans, Mu-chou se conforme à la discipline et étudie le Tripitaka. Chef des moines chez Huang-po, il reconnaît en Lin-tsi un futur géant du Tchan et le pousse à interroger le maître.

Après reçu la transmission, il efface toutes ses traces et revient vivre au temple Chai-yuan, près de la maison de sa mère. Il confectionne des sandales de paille pour la nourrir ou pour les déposer la nuit devant la porte des maisons pauvres.

Beaucoup de moines viennent le consulter, ses réponses sont énigmatiques et indigestes. Tous les maîtres l'admirent, mais la plupart des moines le craignent car ils ne le comprennent pas.

Un jour Mu-chou demande à un moine :

— D'où venez-vous ?

Le moine crie, Mu-chou fait semblant d'être impressionné :

— Vous m'avez eu avec votre cri.

Le moine crie de nouveau, Mu-chou lui dit alors :

— Après trois cris ou quatre cris, que ferez-vous ?

Le moine est désespéré et silencieux, Mu-chou le provoque :

— Bandit ignare !

Cette anecdote est extrêmement savoureuse car ce moine inconscient essaie d'imiter les cris de Lin-tsi. Or Mu-chou est dans la Voie le frère aîné de Lin-tsi, je doute que Lin-tsi lui-même aurait osé lancer son cri à la face de Mu-chou.

Souvent, du haut de l'estrade, Mu-chou dit aux moines :

— La grande affaire n'est pas encore éclaircie, c'est comme aller à l'enterrement de sa mère. La grande affaire est déjà éclaircie, c'est comme aller à l'enterrement de sa mère.

Avant ou après l'illumination, c'est toujours le même sérieux et la même rigueur.

PA-CHIAO HOU EI-CHING

D'origine coréenne, Pa-chiao est l'un des cinq successeurs de Nan-ta Kuang-yun. Lui-même désignera quatre successeurs.

Pa-chiao est célèbre grâce à une phrase qui sera citée par Wou-men Houei-kai dans le Wou-men-kuan :

— Si vous avez un bâton, alors je vous donne un bâton. Si vous n'avez pas de bâton, alors je vous arrache votre bâton.

Cette déclaration est un hua-tou qui coupe le bout de la langue du monde entier. Elle nous donne aussi un prétexte pour effleurer succinctement la question de l'élitisme dans le Tchan.

L'affection et la préférence personnelle ne doivent jamais interférer dans l'éducation des disciples. Un maître digne de ce nom forme indifféremment les disciples qu'il adore et les disciples qu'il aime moins.

Mais un disciple prétentieux qui croit savoir ne questionne pas, un disciple persuadé qu'il ne comprendra jamais ne questionne pas non plus. Là où la détermination et les efforts sont nécessaires, les disciples butent sur des obstacles futiles.